

Fable de l'élève hérisson

Les trois temps un brin logiques de l'élève

« Oh pardon ! », dit le hérisson en descendant de la brosse à cheveux¹.

L'acte copulatoire des hérissons hante les esprits, on n'en veut pour indice que ces récents appels au secours adressés aux services d'urgence de la police en Allemagne (Augsbourg, Munich, Erlangen, Dresden) que rapporte, après *Der Spiegel*, *The Guardian* sous le titre « Germans kept up at night by noisy igelsex (that's hedgehog coupling)² ». Entendus comme ceux d'humains copulant, des bruits troublaient le sommeil de ceux qui attendaient de la police qu'elle y mette un terme. Il s'agissait d'hérissons « *coupling* » ou « *having fun* » !

Jacques Lacan, ici, n'est pas en reste :

Ce que j'ai dit aujourd'hui quant à l'image ventrale m'a fait venir l'idée du hérisson. [...] Comment font-ils l'amour ? Il est clair qu'*a tergo* cela doit présenter quelque inconvénient. Je téléphonerai à Jean Rostand. Je ne m'arrêterai pas à cet épisode. La référence au hérisson est une référence littéraire. Archiloque s'exprime quelque part de cette façon : « Le renard en sait long, il sait beaucoup de tours. Le hérisson n'en a qu'un, mais fameux. » Or, ce dont il s'agit concerne précisément le renard. Se souvenant ou ne se souvenant pas d'Archiloque, Giraudoux, dans *Bella*, [révèle] <réfère> le style en éclair d'un monsieur [qui] a un truc lui aussi fameux qu'il attribue au renard et peut-être que l'association d'idées a joué, peut-être que le hérisson connaît aussi ce tour-là. Il serait, en tout cas, [plus] urgent pour lui de le connaître car il s'agit de se débarrasser de sa vermine, opération qui est plus que problématique chez le hérisson³.

« Problématique »... chez le hérisson..., seulement lui ? On se demande si ce n'est pas la difficulté toute spéciale que l'on imagine être celle de ces bêtes à l'endroit de cet *having fun* qu'il s'agissait de faire savoir aux policiers, autrement dit là où cette difficulté ne peut en aucune façon être reçue. Le physique des hérissons rendrait-il sensible aux humains l'absence du rapport sexuel qu'ils auraient, imaginent-ils, en partage avec ces bestioles ?

¹ Ce bon mot recoupe une remarque de Lacan concernant Freud : « Freud rencontre des femmes idéales qui lui répondent sur le mode physique du hérisson. *Sie streben dagegen* (comme l'écrit Freud dans le rêve d'Irma, où les allusions à sa propre femme ne sont pas évidentes, ni avouées), elles sont toujours à rebrousse-poil » (*Le Transfert...*, 16 novembre 1960. Je dois cette référence à Danielle Arnoux).

² Que soit ici remercié Miguel Casteasoro qui m'a fourni cette information (*The Guardian*, 5 août 2019).

³ *Le Transfert...* transcription critique *Stécriture* ; je dois à Danielle Arnoux d'avoir pu ici produire cette citation.

Mais quel rapport avec ce que j'appelle l'élève hérisson ?

Rome, jeudi 31 octobre, vendredi 2 novembre et samedi 3 novembre 1974, VII^e congrès de l'École freudienne. Avec son Vatican, ses vestiges, son orgie de peintures Renaissance, ses restaurants, la ville compte beaucoup pour Jacques Lacan. Vingt et un ans auparavant (26-27 septembre 1953), lors d'un premier congrès de Rome, il s'en était allé y prononcer « Fonction et champ de la parole et du langage », un discours qui, peu après sa conférence « Le symbolique, l'imaginaire, le réel » (8 juillet 1953), peut être considéré, à bien des égards, comme ayant lancé ce qui allait s'appeler son « enseignement ». Pas d'enseignement sans élèves. Ou bien quoi ?

Depuis 1953, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts du Tibre, ou plutôt de la Seine... La salle romaine est comble. L'École freudienne a fait le voyage. Certains interviennent (une trentaine d'exposés), dont Jacques-Alain Miller qui, ce jour-là, en a heurté plus d'un (dont j'étais, d'ailleurs pour partie en fâcheuse compagnie) et ravi d'autres (dont je n'étais pas, j'y aurais été en fâcheuse compagnie – pas la même).

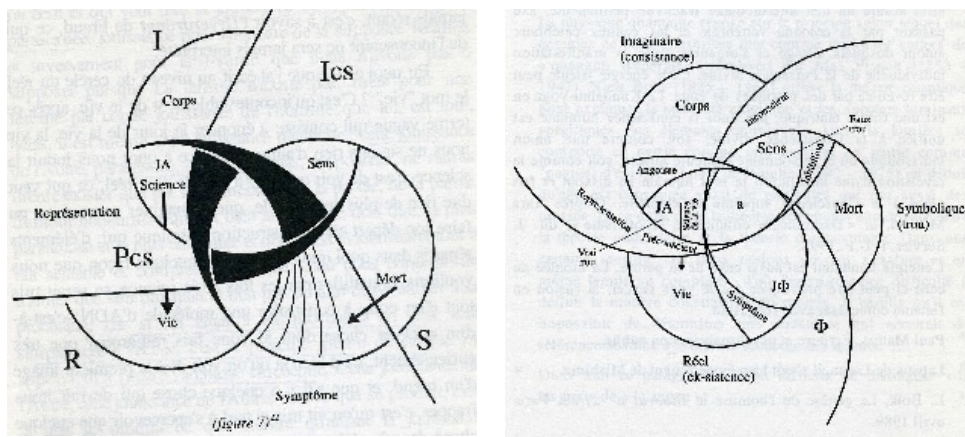
Ce congrès fut publié peu après, en 1975, dans le numéro 16 des *Lettres de l'École freudienne*, précédé d'une conférence de presse de Lacan où, bien sûr (on est à Rome), il va s'agir du « triomphe de la religion » et de la possible disparition de la psychanalyse qui elle, différente en cela de la religion, ne fournit pas du sens, mais s'occupe de « ce qui ne marche pas » – il est alors précisé aux journalistes que cette formule définit le réel, et j'adopte cette définition, ma préférée. Les psychanalystes y sont (plutôt intempestivement) déclarés plus affrontés que les savants à ce qui ne marche pas et sont ainsi déclarés plus angoissés. Lacan rappelle alors que l'un de ses élèves avait été si enthousiasmé par son séminaire *L'Angoisse* qu'il a, dit-il, « pensé qu'il fallait me mettre dans un sac et me noyer. Il m'aimait tellement que c'était la seule conclusion qui lui paraissait possible ». Un bon mot. Il n'est ici repris que parce qu'il va être question de l'élève en semblable situation, mis par Lacan, non dans un sac, mais enveloppé par lui dans les plis de son mouchoir que l'on espère immaculé.

Lacan intervient au mitan de ce VII^e congrès, le vendredi, en fin de matinée. Il se refuse à délivrer un palmarès des interventions, tout en affirmant qu'il a entendu, la veille et le matin même, « des choses excellentes » (un propos dont le vague met et laisse ceux qui sont intervenus dans leurs petits souliers : « “Excellent”, pense-t-il à ma prestation ? »). Il prévient qu'il va lire et ne le fera pas, ou peu. Il annonce un titre : « La

troisième⁴ ». Il s'y trouve l'un des nœuds borroméens les plus chargés qui soient en données et qui, de ce fait, pose un tel nombre de difficultés de lecture qu'il faudrait on ne sait combien d'heures d'un travail assidu pour en venir à bout, si même la chose s'avérait possible. Par exemple, question sans doute justement absurde : quel est le statut nodologique de ces espaces noircis et de ces deux droites, tangentes à un bord extérieur de ces bizarres excroissances noires, qui bordent deux lieux dont le statut n'est pas précisé ? Pas même des *plages*, si l'on accepte de désigner ainsi les espaces internes d'un borroméen mis à plat et distingués par sa mise à plat.

Proposée par Gabriel Meraz, une lecture possible serait de voir dans ces droites la figuration dynamique d'une opération de transformation des ronds de ficelle en droites infinies. Peut-être, si ce n'était que le croisement de trois droites infinies, s'il localise un point, ne saurait valoir comme écrivant un nœud borroméen. Une autre lecture de ces bizarreries, suggérée par le verbe « resserrer » (ci-après), paraît indiquée par le propos prononcé juste avant d'avoir affiché ce nœud borroméen :

C'est en tant, au contraire, que quelque chose dans le symbolique se resserre de ce que j'ai appelé le jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition du sens, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment la jouissance phallique, peut également se resserrer, car ceci ne va pas sans que vous vous aperceviez de la place dans ces différents champs du symptôme.



Le schéma à gauche reproduit celui présenté à Rome. Celui de droite est dû à l'ami Patrick Valas qui a ajouté au premier des indications issues des séminaires ultérieurs. La mise à plat de Lacan est présentée au titre d'un défi, lancé tout à la fin de « La troisième » :

⁴ Patrick Valas a établi au mieux le texte de ce qui fut dit par Lacan en novembre 1974 à Rome.

Si vous arriviez à vraiment lire ce qu'il y a dans cette mise à plat du nœud borroméen, je pense que ce serait là dans la main vous toper quelque chose qui peut vous rendre service *autant que la simple distinction du réel, du symbolique et de l'imaginaire* (je souligne).

Tout aussi inattendus, sont convoqués plusieurs animaux. Un ours tout d'abord, que Lacan *lit* dans son premier « discours » de Rome. Tout se passe alors comme si l'on déchiffrait un rêve « freudien », mais, en quelque sorte, à rebrousse-poil (ou piquant). Une translittération n'en est pas moins opérante dans ce déchiffrement. Au lieu de partir de deux images de rêve (idéographie) et de déboucher sur un énoncé (écriture alphabétique), voici que cet énoncé (pas même un énoncé, juste un terme : « discours ») amène les deux images, voici le discours, le disque ours⁵.



Selon Lacan en 1974, un ours (lui-même) aurait-il parlé à Rome vingt et un ans auparavant ? Ou bien, son dire étant devenu un disque vinyle⁶, aurait-il ainsi été transformé en ours par des élèves qui répètent en boucle les propos alors tenus ? « C'est un ours », dit-on en français de quelqu'un que l'on tient pour pataud, bourru, maladroit. On dit aussi que l'on « tourne comme un ours [ou un lion] en cage ». La danse de l'ours est jugée disgracieuse. Et avoir ses règles a pu se dire « avoir ses ours ». Ainsi est-on amené à se demander si, lors de ce VII^e congrès, Jacques-Alain Miller n'a pas *vendu le peau de l'ours* avec son « Adresse au congrès de l'École freudienne ». Trop d'éloges de Lacan ! Quatre exactement, qui *épuisent* le domaine de la discursivité : « Lacan le maître », « Lacan l'hystérique », « Lacan l'universitaire », « Lacan l'analyste ». Lacan l'ours est absent ; il est vrai que Lacan n'avait alors ni écrit ni promu un « discours de l'ours ».

Des animaux étaient également présents dans l'entretien avec des journalistes italiens, juste avant la tenue du congrès : des poulets, auxquels Dieu adresse ses semonces ; un chien qui remue la queue ; un singe qui se masturbe (où les plus avisés auront reconnu Sigmund Freud⁷). Quand donc quelqu'un consacrerait-il une étude

⁵ Voir *Littoral*, n° 2, *La main du rêve*, Érès, 1981.

⁶ Qui conserve sans rien pouvoir en changer ce qui y a été enregistré.

⁷ Voir « *Mano del mono* », *Les Impromptus de Lacan, 543 bons mots recueillis par Jean Allouch*, Paris, Mille et Une Nuits, 2009, p. 209.

fouillée aux animaux chez Lacan, à la ménagerie lacanienne ? La conception dépréciative que l'on se fait usuellement de l'imaginaire pourrait s'en trouver heureusement ébranlée.

On retiendra aussi de cet entretien avec des journalistes qu'il y annonce avoir déjà soigneusement « cogité⁸ » « le machin » qu'il s'apprête à dire lors de ce congrès : « soixante-six pages que j'ai eu la connerie de pondre pour vous » (voici non plus un ours, mais une poule). « La troisième » sera ce machin (par référence au général de Gaulle qui avait déprécié l'ONU en la traitant de « machin »).

Outre un chat jouissant (ce qu'atteste, selon Lacan, son ronron), est présent dans « La troisième » un animal que l'on attendait pas, un hérisson. Voici en quels termes :

Comment vous sortir de la tête l'emploi philosophique de mes termes, c'est-à-dire l'emploi ordurier, quand d'autre part il faut bien que ça entre, mais ça vaudrait mieux que ça entre ailleurs. Vous vous imaginez que la pensée, ça se tient dans la cervelle. Je ne vois pas pourquoi je vous en dissuaderais. Moi, je suis sûr – je suis sûr comme ça, c'est mon affaire – que ça se tient dans les peuciers du front, chez l'être parlant, exactement comme chez le hérisson. J'adore les hérissons. Quand j'en vois un, je le mets dans ma poche, dans mon mouchoir. Naturellement il pisse. Jusqu'à ce que je l'aie ramené sur ma pelouse, à ma maison de campagne. Et là, j'adore voir se produire ce plissement des peuciers du front. À la suite de quoi, tout comme nous, il se met en boule.

Enfin, si vous pouvez penser avec les peuciers du front, vous pouvez aussi penser avec les pieds. Eh bien, c'est là que je voudrais que ça entre, puisqu'après tout l'imaginaire, le symbolique et le réel, c'est fait pour que ceux de cet attroupement, qui sont ceux qui me suivent, pour que ça les aide à frayer le chemin de l'analyse.

J'ignore si, en entendant cela, un élève a pigé que ce hérisson pouvait bien valoir comme une figure de lui-même que Lacan lui présentait ce jour-là. Il m'en a fallu du temps pour m'en rendre compte..., puisque l'évidence de cette identification imaginaire ne m'est tombée dessus que tout récemment. En quelque sorte, mon tardif stade du miroir *lacanien*. Selon Lacan, une évidence s'évide et c'est ce que je me propose de faire très bientôt.

√

Car il y a d'abord lieu de mentionner, en arrière-fond, la place du hérisson, son rôle chez Freud. Lecteur de Schopenhauer, Freud avait relevé chez ce dernier ce qui s'est appelé « le dilemme du hérisson » (à l'endroit du *coupling* ?) :

⁸ « Cogiter », Jacques Lacan préfère de verbe, plutôt que « penser ». Si mon souvenir ne m'égare pas, il lui est même arrivé de dire son peu de goût pour la pensée en la déclarant une sécrétion physique. Sur la cogitation, on pourra se reporter à Michel Foucault, *Du gouvernement des vivants, cours au Collège de France 1979-1980*, Paris EHESS Gallimard Seuil, 2012, p. 292 et suivantes.

Par une froide journée d'hiver un troupeau de porcs épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'écarter les uns des autres. Quand le besoin de se réchauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvenient se renouvela, de sorte qu'ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux maux jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur vie intérieure, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses manières d'être antipathiques et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les belles manières. En Angleterre on crie à celui qui ne se tient pas à cette distance : *Keep your distance* ! Par ce moyen le besoin de se réchauffer n'est, à la vérité, satisfait qu'à moitié, mais, en revanche, on ne ressent pas la blessure des piquants. Cependant, celui qui possède assez de chaleur intérieure propre préfère rester en dehors de la société pour ne pas éprouver de désagréments, ni en causer⁹.

Freud n'était pas loin de faire sienne cette conclusion de Schopenhauer¹⁰. Il aurait déclaré être allé aux États-Unis pour y observer les porcs-épics¹¹ ; il prit soin de loger un hérisson métallique, cadeau de James Jackson Putnam¹², parmi sa collection d'antiquités, si présentes dans son consultoire¹³ :



⁹ Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena*, paragraphe 396. En français chez Alcan en 1911 et plus récemment, éd. Jean Pierre Jackson en 2005.

¹⁰ J'ai pu tirer cette conclusion de ses déboires avec Ferenczi et ses deux femmes (*La Psychanalyse : une érotologie de passage*, Cahiers de l'Unebévue, Paris, Epel, 1998).

¹¹ Durant l'été 1909, il disait à ses proches alors réunis le motif de son prochain voyage pour les États-Unis : « *I am going to America to catch sight of a wild porcupine and to give some lectures* » (cité par George Prochnik, « The porcupine illusion » <http://cabinetmagazine.org/issues/26/prochnik.php>. L'article offre aussi une photo de Freud et de la famille Putnam lors d'une excursion en montagne, peu avant le congrès psychanalytique de Weimar, en 1911. Mayette Viltard, à qui je dois cette référence, trouve drôle cette photo, un avis que je partage.

¹² Que soit ici remercié Miguel Gasteasoro qui m'a rapporté ce mini-événement, lu dans l'ouvrage de George Prochnik. *Putnam Camp. Sigmund Freud, James Jackson Putnam, and the Purpose of American Psychology*. New York, Other Press, 2006, p. 33. Le chapitre II de ce livre s'intitule « To Find one's Porcupine ». George Prochnik, arrière-petit-fils de James Jackson Putnam, a pu consulter les archives familiales.

¹³ On peut s'en aller observer l'animal au musée Freud de Londres.

Une lettre qu'Anna Freud adressait à George E. Gifford le 12 novembre 1971, et dont ce dernier publia un extrait dans un article intitulé « Freud and the porcupine¹⁴ » en 1972, présente, entre autres intérêts, celui de lier les deux traits qui ont d'emblée ici même été évoqués : les sons émis par les hérissons, le cadeau de Putnam à son père (celui d'Anna). Voici cet extrait :

Merci pour votre lettre du 8 novembre. Je ne me souviens pas d'une « histoire » sur l'hérisson, mais je peux vous en parler de lui-même. Il semble que mon père ait vu un hérisson pour la première fois lorsqu'il était à Putnam Camps et qu'il en avait été très impressionné. Par conséquent, en guise de cadeau de départ, on lui a donné un hérisson, fabriqué en bronze ou en un autre beau métal, qu'il a *fièrement* [je souligne] rapporté avec lui. Il a plusieurs épines grandes, des saillantes épines impressionnantes et est depuis posé sur son bureau, où il se trouve toujours. Curieusement, lorsque vous passez vos mains dessus, les épines produisent un son musical agréable [*a nice musical sound*]. Je ne saurais vous dire s'il existe un lien entre ce hérisson et l'histoire de Schopenhauer de l'hérisson citée dans « La psychologie des groupes et l'analyse du moi ». Je me demande si cela peut vous aider.

L'article du *Guardian* offre la palette de ce que serait cet annafreudien *nice musical sound* : « *Hedgehogs are capable of making a range of sounds from a quiet snuffing to hissing, snarling, whistling, clicking and even loud screaming, which is what sometimes gets them mistaken for excited distress human.* »

L'information fournie à Gifford va à l'encontre d'un propos d'Ernest Jones qui, en « responsable » d'une organisation telle que l'IPA et peut-être soucieux que les Nord-Américains ne se reconnaissent dans le hérisson de Freud, écrit dans sa biographie de Freud :

Il avait fait la remarque intéressante que, face à une tâche angoissante, telle que celle de présenter ses conclusions surprenantes à un public étranger, il était utile de fournir un paratonnerre à ses émotions en détournant son attention sur un objectif secondaire. Ainsi, avant de quitter l'Europe, il a affirmé qu'il se rendait en Amérique dans l'espoir d'apercevoir un hérisson sauvage *et* de donner des conférences. L'expression « trouver son hérisson » est devenue une phrase très connue dans notre entourage. Ayant atteint son double objectif, il était prêt à rentrer chez lui¹⁵.

√

On distingue trois temps logiques¹⁶ (un brin logiques) dans ce que je déchiffre comme étant, chez Lacan, la *fable de l'élève hérisson*. Premier temps, l'instant de se voir ramassé ... ou, pis, être approprié : la rencontre de quelqu'un qui vous considère comme un objet d'emblée adoré et aussitôt mis dans une poche. Je ne suis pas sûr que

¹⁴ Paru dans *Harvard Medical Alumni Bulletin*, mars-avril 1972. L'extrait repris ci-dessus a été traduit par Miguel Gasteasoro, à qui je dois aussi cette référence. Je l'en remercie.

¹⁵ *The Life and Work of Sigmund Freud*, vol. 2, New York, Basic Books, p. 59, trad. de Miguel Gasteasoro.

ce que l'on peut faire de mieux avec un objet adoré soit de se l'approprier en le logeant dans sa poche après l'avoir enveloppé d'un mouchoir. Toutefois, Jacques Lacan a mis de nombreux élèves dans sa poche à hérissons. Et certains, les plus avisés, tel François Perrier, se sont demandé ce qui, dans le dire de Lacan, les avait amenés à se prêter à être empochés et qui les avait tout à la fois conduits à lui demander une analyse et à se vouloir de ses élèves¹⁷. Qu'est-ce qui, dans le dire lacanien, a été élu par quelqu'un pour que ce quelqu'un, non quelconque, se laisse loger dans sa poche par Jacques Lacan ?

L'expression est parlante : « c'est dans la poche », « c'est gagné », « c'est bon ». Tout au moins l'imagine-t-on, car avoir quelque chose dans sa poche change la position de celui qui se baladait, jusque-là, les poches vides, fauché, en manque d'élèves hérissons. Voici, au commencement, Lacan en *penia*. Au fil du temps, il eut les poches pleines de hérissons, dont certains rassemblés à Rome ces jours-là. Il lui est arrivé de se plaindre d'un trop vaste public, ou encore de faire part d'un cauchemar où la salle de son séminaire était présentée vide, tandis que lui s'angoissait. Trop de monde *versus* personne : on reconnaîtra dans ce flottement l'indice d'une difficulté quant à mettre en poche des élèves. Les témoignages ne manquent pas où ce geste de Jacques Lacan se trouve questionné (parfois sous la forme d'une rupture clastique dont l'enjeu restera non déchiffré).

Le mouchoir est aussi là enveloppant, afin d'éviter d'être piqué. Le système de défense passive (passivité) du hérisson serait ainsi neutralisé. Pas complètement toutefois. Dans la prison qui est alors la sienne, le hérisson use d'un recours. Il mouille, en pissant, le mouchoir, la poche et son porteur. Voici le deuxième temps, un temps pour comprendre que Lacan vous a empoché¹⁸. Chez certains, pisser sur un partenaire, ou être ce partenaire sur lequel quelqu'un pisse, est une jouissance érotique à nulle autre pareille et que d'autres voient d'un fort mauvais œil. Freud :

¹⁶ Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Cahiers d'art*, 1940-1944, repris dans *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966.

¹⁷ Après avoir mis sa femme sur le divan de Lacan afin d'apprécier comment, psychanalyste, il se comportait, Perrier se décida à entreprendre avec lui son analyse. Avait mis fin à sa réserve le séminaire *Le Transfert*, grâce auquel, donc, Lacan mit Perrier dans sa poche.

¹⁸ Les analysants de Lacan étaient moins exposés à cette mésaventure. Sa poche, ils la remplissaient en payant leurs séances, non pas de leur personne. Sur la valeur du paiement en analyse, on lira le surprenant « Payer. Remarques sur l'Inde ancienne » de Charles Malamoud, paru dans l'ouvrage collectif *L'Argent et la psychanalyse*, Paris, Campagne première, 2017.

Le malpropre, c'est-à-dire celui qui ne dissimule pas ses excréments, offusque donc autrui, n'a pas d'égard pour lui, comme du reste le disent bien les insultes les plus violentes et les plus usuelles¹⁹.

Le partenaire du pisseur, de la pisseuse est avili, réduit à une cuvette de W.-C., et comme elle souillé. Une situation à laquelle on s'empresse de mettre fin en tirant la chasse, lui rendant ainsi sa blancheur un instant maculée. Lire Lacan, serait-ce lui pisser dessus ? Il paraît ici l'indiquer et je vais bientôt tenter de m'en expliquer.

Troisième temps, le moment de conclure du prisonnier hérisson. Conclure... comment ? Le voici déposé sur la pelouse d'une confortable maison de campagne, inclus dans ce lieu privilégié et intime de la famille Lacan. De tels lieux sont autant de prisons, si dorées soient-elles. Sa réaction ? Il conclut en se mettant en boule. Ce faisant, sait-il que la figure topologique repoussoir du propriétaire est la sphère ? Le français a un nom pour ce geste : *volution*, « se rouler en boule pour se défendre ». Être en colère se dit « se mettre en boule ». Et énervé : « avoir les nerfs en boule ». En plus plaisant, quelqu'un qui a récupéré sa mise à la roulette est dit avoir « retrouvé ses boules ». À Guitrancourt, le hérisson n'a pas, lui, retrouvé sa liberté perdue dès l'instant où il fut repéré, adoré, ramassé, enveloppé, empoché, transporté, déposé – en un mot, chéri. « Chéri » plus « hérisson » donne « chérissons ». Est-ce cela qui le met en boule, qui le hérisse, ce chérissement, ce « privilège », accordé à fort peu de *happy few*, d'être accueilli en famille ? Il m'est arrivé de raconter comment, alors que j'étais invité par Jacques-Alain Miller à l'un de ses « pots de rentrée », Lacan, présent lui aussi, m'apercevant, me balança en un soupir appuyé, un « Qu'est-ce que je suis content de vous voir ici ! ». Ce propos eut pour effet de me rendre aussitôt méfiant, de me hérisser, de me demander ce que je fichais donc là, si j'avais bien raison d'être reçu dans cette famille (au fait, laquelle ?). Je m'éprouvais en boule, sans d'ailleurs bien le savoir.

Se trouve ainsi soulevée la question suivante : qu'est-ce qui, chez Lacan, fit qu'il eut *besoin* d'avoir des élèves ? J'ai intitulé « Du lit » un des 543 bons mots recueillis. Il recoupe par deux fois la fable de l'élève hérisson. 1) C'est Lacan, alors couché, qui se trouve logé dans un linge blanc, non pas un mouchoir mais les draps de son lit. 2) Il a lieu à Guitrancourt où Lacan parle de ses élèves à l'un d'entre eux, ainsi « élu » : « Mes élèves, s'ils savaient où je les mène, ils seraient terrifiés » (terrifiés ? Oui, s'il s'agit de

¹⁹ Sigmund Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, présentation et notes de Clothilde Leguil, Paris, Éd. du Seuil, 2010, p. 101.

les conduire là où il n'y a pas de rapport sexuel et si cette inexistence est bien, comme cela fut dit, un « traumatisme »). Envisageait-il alors de les déposer sur sa pelouse à Guitrancourt afin de les observer pensant ? Ont-ils glissé de « pisser » à « plisser », à « penser » ? On en doute. En famille, on pense pour eux.

Quelques traits, pas tous, ont fait que j'ai reconnu mon parcours lacanien dans la fable de l'élève hérisson. Tout d'abord l'enveloppement. J'ai été pris *par*, puis *dans* un ouï-dire, bientôt transformé en un dire en direct en me rendant à Paris afin d'assister au séminaire de Lacan²⁰. Ainsi me suis-je prêté à être enveloppé et mis dans sa poche. Je n'étais pas le premier et il n'était pas le premier, ce qui m'a facilité de n'être pas un lacanien au sens où on l'entend habituellement. On est un « lacanien » si l'on ne dispose d'aucun point d'extériorité pour le lire²¹. Lui-même disposait de R. S. I. pour lire Freud.

Et l'occasion est ici offerte de se demander quelles sont, hormis pisser, les possibles réactions de quiconque se trouve enveloppé d'un mouchoir dans cette poche. Quatre réactions pour le moins : 1) s'endormir, si l'on ne se trouve point trop mal à l'aise en pareil endroit ? 2) piquer la cuisse au travers du mouchoir jusqu'à ce que, la douleur aidant, on soit rejeté ? 3) étouffer et, si l'on peut, crier à l'aide ? 4) trouer le mouchoir et la poche en en mangeant un morceau, afin de se dégager par le bas du pantalon ? Je me dispenserai d'associer de telles postures à tel ou tel élève ou groupe d'élèves.

Et pisser, le temps pour comprendre ? Encore faudrait-il ne pas s'en empêcher, par exemple en considérant que « Lacan » (à savoir son dire) est si juste, si délicat, précieux, limpide, que toute inondation urinaire à son endroit serait lui porter gravement atteinte, serait lui manquer de respect. À Rome en 1974, il suggérait que ce qu'il attendait de ses élèves, à savoir le lire serait ainsi le salir, en un certain sens le maltraiter – ce qui, alors, équivaut à le bien traiter. N'est-ce pas ce qui m'est arrivé en mettant sur la table la translittération (1979) dont il n'a pas su s'emparer (sa problématisation du borroméen en eût été facilitée) ? En faisant valoir, avec d'autres et *Littoral*, qu'il n'avait pas toujours été si freudien qu'il a pu un temps l'annoncer et le répéter, que son « retour à Freud » pour partie égarait²² ? Que « son » moi (image miroir) n'était pas celui de

²⁰ Sur l'enjeu le plus commun d'un tel déplacement, voir Pierre Bergounioux, *Hôtel du Brésil*, Paris, Gallimard, 2019.

²¹ On pourra se reporter à *La Scène lacanienne et son cercle magique* (Paris, Epel, 2018), où, avec « l'effet d'entre » je déplie plus avant ce qui a alors joué.

²² Voir « Freud déplacé », *Littoral*, n° 14, « Freud Lacan : quelle articulation » (site Epel).

Freud (un petit maître pris entre deux feux, le ça et le surmoi) ? En montrant, entre autres, comment aucune de ses variations (« varités ») sur l'amour n'est à accueillir comme vraie quoi qu'il ait pu annoncer ? En récusant que le geste de la « Jeune homosexuelle » rapporté par Freud²³ fut un passage à l'acte²⁴. En lui faisant dire ce qu'il n'a jamais explicitement dit, avec, par exemple, la distinction de deux analytiques du sexe ? Et, *last but not least*, en recueillant ses bons mots, d'où il ne sort pas toujours si glorieux, si à son avantage ? Bobby Lapointe : « Davantage d'avantages, avantage davantage, et qui c'est qui l'a dans le dos ? Toi ! » Lacan « l'a dans le dos » lorsque ses élèves s'emploient à louer ses avantages.

Quant au moment de conclure, quant à être en boule, non pas sur la pelouse de Guitrancourt mais à ma table de travail, c'est ce qui m'arrive chaque fois que je l'étudie. Autant le préciser : le lire, c'est bien souvent emmerdant, quand bien même cela réserve quelques instants de bonheur, quelques trouvailles (en y mettant du sien, ce qu'il attendait²⁵). Trop de travail ! trop d'heures ! trop d'ambiguïtés, d'équivoques, d'égarements, de fausses pistes ! Jacques Lacan a beaucoup fait en faveur de sa politique éditoriale enquiquinante, celle qu'il disait aux journalistes italiens : qu'il n'avait pas rédigé ses *Écrits* pour qu'ils soient compris mais pour qu'ils soient lus, ajoutant que « même si on les comprend pas, ça fait quelque chose aux gens. [...] Ils les ouvrent, et même ils les travaillent ; et même *ils s'enquiquinent à ça*²⁶ » (je souligne). Que font-ils, ces *Écrits*, aux gens ? Ils les logent dans une poche de leur auteur, pourtant vêtu en dandy. La pelouse de Guitrancourt n'est aujourd'hui pas verte, mais marron, couverte qu'elle est par une multitude de hérissons et hérissonnes, si ravis d'être là en famille qu'ils ne songent même pas à se mettre en boule. Pour qu'enfin ça leur arrive, il leur faudrait quitter cette pelouse, traverser la route, risquer de s'y faire écraser, s'en aller chez eux, s'ils n'ont pas oublié où c'était, « *wo es war...* ». Anticipent-ils le danger de traverser cette route ? Ont-ils reçu la leçon du Mendiant de Giraudoux ? Les tient-elle en arrêt ?

Ils traversent les routes la nuit, par dizaines, hérissons et hérissonnes qu'ils sont, et ils se font écraser... « L'amour pour les hérissons consiste d'abord à franchir une route », déclame le Mendiant qui ajoute : « Et soudain, vous en trouvez un petit jeune, qui n'est pas étendu tout à fait

²³ Sigmund Freud, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » trad. de l'allemand sous la direction de Jean Laplanche, in *Névrose psychose et perversion*, Paris, Puf, 1973.

²⁴ Dans *Ombre de ton chien. Discours psychanalytique, discours lesbien*, Paris, Epel, 2004.

²⁵ Il le dit tout à la fin du texte d'ouverture de ses *Écrits* : « Nous voulons du parcours dont ses écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien » (*Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, p. 10).

²⁶ Coll., *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, Paris, 1975, p. 17.

comme les autres, bien moins salement, la petite patte tendue, les babines bien fermées, bien plus digne, et celui-là, on n'a pas l'impression qu'il est mort comme un hérisson, mais qu'on l'a frappé à la place d'un autre, à votre place. Son petit œil froid, c'est votre œil. Ses piquants, c'est votre barbe. Son sang, c'est votre sang²⁷.

Si certains propos ou écrits de Lacan apparaissent ou, mieux, semblent immédiatement accessibles (en pareil cas, un lecteur appliqué se méfiera de lui-même), d'autres, nombreux, laissent leur lecteur en arrêt et ainsi contraint de perdre le fil du texte. Alain Badiou et Barbara Cassin ont échoué à rendre compte de « L'étourdit », n'y ont pas même prétendu, s'en sont prudemment tenus à extraire deux leçons de ce texte, leçons elles-mêmes difficiles d'accès²⁸. Si la phrase en quelque sorte inaugurale de « L'étourdit », à savoir « qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », peut apparaître limpide, le commentaire qu'en propose Lacan n'est éclairant qu'au prix d'un intense travail de cogitation. Que l'on en juge : « Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant²⁹. » Et peu après : « La première phrase n'est donc pas sur le plan thétique de vérité que le premier temps de la seconde assure, comme d'ordinaire, au moyen de tautologie (ici deux). Ce qui est rappelé, c'est que son énonciation est moment d'existence, c'est que, située du discours, elle "ex-siste" à la vérité. »

√

« Comme nous tous », est-il dit par Lacan à propos de « se mettre en boule ». En quel sens et par qui Jacques Lacan aurait-il été mis en boule, fâché, énervé, exaspéré ? Quel est donc celui qui, l'ayant mis en sa poche, lui aurait fait dresser quelques-uns de ses cinq mille piquants d'hérisson ? On ne voit qu'une seule possible réponse, un certain Sigmund Freud, si piqué dans les derniers séminaires. Freud ? « Un bourgeois bourré de préjugés », qui a « atteint quelque chose qui fait la valeur propre de son dire » (9 décembre 1975). Quelqu'un qui « pensait qu'il y avait *das Weib*. Il n'y a que *ein Weib* » (13 janvier 1976) – une erreur gravissime selon Lacan. Freud, qui écrit « endo-psychique » alors que « cela ne va pas de soi que la *psukhé* ce soit endo » (16 novembre 1976). Freud qui n'avait que « peu d'idées de ce que c'était que

²⁷ *Electre*, 1937, acte 1, scène 3. Dans *La Connaissance de la vie* (p. 39) Georges Canguilhem récusait cette mésaventure giralduciano-hérissonienne à laquelle se sont exposés quelques élèves de Lacan en quittant le bercail de Guitrancourt. Et Muriel Barbery après avoir reconnu un hérisson dans une concierge « veuve, petite, laide et grassouillette », faisant tous ses efforts pour jouer à la concierge et paraître débile, redonnait sa noblesse à l'animal (*L'Élégance du hérisson*, Paris, Gallimard, 2006, p. 152-153).

²⁸ *Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur « l'Étourdit » de Lacan*, (Paris, Fayard, 2010).

l'inconscient » ; un personnage qui « n'avait rien de transcendant », qui était « un petit médecin qui faisait, mon Dieu, ce qu'il pouvait pour ce qu'on appelle guérir, ce qui ne va pas loin » (11 janvier 1977). Freud qui, tracassé, donnait au public « quelque chose d'ordre philosophique³⁰ qui ne comportait pas d'os » (8 février 1977), « quelque chose d'absolument confus où, comme on dit, une chatte ne retrouverait pas ses petits » (8 mars 1977). Autant de piqûres qui n'ont pas empêché Lacan de se redire freudien à Caracas (12 juillet 1980), tout à la fin donc, cela non sans ouvrir à ceux qui l'écoutaient la possibilité d'être lacanien.

Le 19 avril 1977, il se demande : « Pourquoi est-ce que Freud n'introduit pas quelque chose qui s'appellerait le "lui" ? » Réponse : « S'il dédaigne d'en faire état, c'est bien, il faut le dire, qu'il est égocentrique et même super-égocentrique. » Lacan, lui non plus, n'a pas introduit le « lui », ce qui aurait peut-être fait barrage à ce qu'il ne soit pas logé tel un surmoi dans les cervelles des lacaniens, et ce à quoi je m'emploie à bas bruit. « Lui », notamment dans la passe, dit la position du passeur. Freud aurait-il mis Lacan dans sa poche, couvert de son mouchoir, de son savoir ? Et ce dernier aurait-il ainsi réagi hérissé ? Voici une nouvelle version du fameux « retour à Freud ».

On se demande alors : « Quelle colère a tardivement habité Jacques Lacan à l'endroit de Sigmund Freud pour ainsi ultimement le traiter ? On pourra apprécier le caractère soutenu des manifestations de cette colère en la confrontant avec Michel Foucault traitant Freud à la même époque d'« esprit drôle » (26 mars 1980). Foucault est alors en train de conclure son analyse³¹ de la direction de conscience telle que Cassien (et d'autres) lui en a délivré les ressorts à savoir « cette flexion du sujet vers sa propre vérité par l'intermédiaire de la mise en discours perpétuelle de soi-même ». Il poursuit (renouant avec ses premières leçons, cette année-là, sur Œdipe chez Sophocle) :

Bref, on n'a plus besoin d'être roi, on n'a plus besoin d'avoir tué son père, on n'a pas besoin d'avoir épousé sa mère, on n'a pas besoin de régner sur la peste pour être contraint de découvrir la vérité de soi-même. Il suffit d'être n'importe qui. Inutile d'être Œdipe pour être obligé de chercher sa vérité. [...] Inutile d'être Œdipe, à moins, bien sûr, qu'un esprit drôle [ne] vienne vous dire : mais si, mais si ! Si vous êtes obligés de dire la vérité, c'est que, sans le savoir, vous êtes malgré tout un petit Œdipe. Mais vous voyez que celui qui vous disait ça n'avait fait, en somme, que retourner le gant, le gant de l'Église³².

²⁹ La place des virgules est ici maintenue.

³⁰ Sur ce que Lacan entend par « philosophique », on pourra se reporter au tout début de l'extrait de « La troisième » cité p. 5.

³¹ Elle comporte de fort intéressantes remarques sur « la pensée qui vient à l'esprit » (M. Foucault, *Du gouvernement des vivants*, *op. cit.*, p. 306)

³² *Ibid.*, p. 306.